

Dominique Legrand
Le sang du goanna
roman

Bruit Blanc

Dominique Legrand

Le sang du goanna

roman

Bruit Blanc
6 rue du Pont de Lodi, Paris 6^{ème}

DU MÊME AUTEUR

Brian De Palma, le rebelle manipulateur, essai,
« Septième Art », Éditions du Cerf, 1995, rééd. 2010

Décorum, Journal d'Alexandre Davos, assassin,
roman, Atout Éditions, 1998 ; Babel Noir, 2001

Rouge New York, roman, Atout Editions, 1999

Le Point de Connexion, roman, Éditions Anne
Carrière, 2003

David Fincher, exploreur de nos angoisses, essai,
« Septième Art », Éditions du Cerf, 2009

Un amour sous la Terreur, roman, Oskar Éditions,
2010

Déserteurs, roman, Nouveau Monde Éditions, 2010

In memoriam N.K., roman, Bruit Blanc, 2011

*Pour Marie-Emmanuelle,
Évidemment...*

Pour William et Aurélien,

« *Nous sommes faits de la même étoffe que les
songes* »

William Shakespeare, *La Tempête*

PROLOGUE

Australie Méridionale *Environs de Coober Pedy*

La pointe du pinceau plonge dans la matière.

Elle transperce en son centre le cercle de couleur.

Suspendue en l'air par de longs doigts fins, elle se pose avec douceur sur la toile, effleurant sa surface.

Un minuscule point carmin prend naissance, imprimant sur l'ocre sa marque indélébile. Un second se forme, puis un troisième, un quatrième. En quelques piqués sur l'arbre, une file interminable de points borde une silhouette. Bientôt, les taches rouges s'entrecroisent avec d'autres, jaunes et marrons, longeant des lignes noires et blanches, sans jamais se superposer aux courbes.

L'extrémité du pinceau est immergée dans une coupelle remplie d'eau. Aussitôt, des filaments pourpres, corolles improvisées, troublent la clarté du récipient d'un voile opaque.

Jimmy Lee, le vieil Aborigène, quitte des yeux la toile pour contempler l'horizon. Le disque solaire le foudroie de son intensité. Terre, soleil et peau ; tout

dans le tableau évoque son drapeau, ce désert qui lui appartient depuis l'origine des temps, et dont on l'a dépossédé. Ses couleurs ne sont pas six étoiles blanches sur fond bleu, mais ces trois repères inaltérables : rouge, jaune et noir.

Le vieillard dispose la toile devant lui pour l'observer.

Il est assis en tailleur face à l'immensité. Cette terre qui saigne s'étend jusqu'au bout du monde.

Vêtu seulement d'une mince bande d'étoffe nouée en pagne, il offre sa nudité aux éléments. Sa barbe blanche descend sur son torse cuivré. Ses paupières se ferment, s'ouvrent à nouveau. Son regard perce le bleu qui l'entoure, pénètre au-delà des nuages.

Ses lèvres remuent imperceptiblement, déroulant un chapelet de sons à peine audibles au rythme d'incantations. Cette étrange psalmodie s'accompagne de hochements de têtes. Les mots, prisonniers de cette bouche invisible, se perdent dans un amas de poils blancs.

Il incline légèrement son visage ancestral vers les astres. Sa peau est aussi rugueuse qu'un vieux cuir tanné déniché dans l'antre d'un maroquinier.

Sur la toile, la forme du lézard est accomplie. Les contours de l'animal se détachent sur un fond pain brûlé. Ses pattes stylisées prennent appui sur la surface. Sa tête s'incline à droite et à gauche. Sa queue fouette l'air.

Jimmy Lee murmure des paroles qui célèbrent la venue du reptile multicolore.

Après toutes ces années, celui-ci va enfin retrouver son territoire.

PREMIÈRE PARTIE

Au-delà des frontières

1

Australie - Territoire du Nord Aéroport de Darwin

Le vol TWA 467 à destination de Los Angeles s'affiche sur le tableau des départs.

Sur l'immense écran suspendu, forêt de chiffres et de lettres digitales, la ligne s'intercale entre Athènes et Hong Kong.

Toujours prévu pour 10h40. Aucun retard annoncé. L'embarquement aura lieu dans moins de deux heures.

La silhouette filiforme se tient au pied du tableau, la tête légèrement relevée, le regard encore dirigé vers le futur vol.

L'homme ne possède qu'un sac de sport contenant des vêtements de rechange. Ses papiers tiennent dans un portefeuille en cuir rangé précieusement dans sa poche intérieure.

Dans la file d'attente formée devant le guichet des douanes, où s'entasse une population arborant shorts et t-shirts, son manteau, ses gants de cuir, sa capuche de survêtement gris rabattue sur son visage, et ses lunettes de soleil sur une peau sans aspérités, ne laissent pas indifférents.

Derrière l'hygiaphone, l'agent examine le passeport en scrutant l'inconnu. Ce visage lisse l'intrigue.

— Veuillez ôter vos lunettes, s'il vous plaît !

Le passager s'exécute, laissant apparaître deux yeux fixes sans vie.

L'agent observe alternativement l'homme se tenant devant lui et la photo sur le document.

— Excusez-moi, mais... votre peau...

— Un accident des plus stupides. Une bombe d'aérosol a explosé dans ma salle de bain. J'ai été brûlé au troisième degré. Ils ont essayé tant bien que mal de faire quelque chose mais... aucune greffe n'a voulu prendre. Je dois donc porter ce masque en latex en permanence. J'ai mon livret médical, si vous voulez le consulter...

Sa main gantée de blanc tend son carnet de santé à l'agent. Celui-ci considère la couverture ornée d'un caducée, ouvre le cahier en son centre, contemple avec curiosité les colonnes de chiffres et les séries de relevés dont la portée lui échappe totalement. Finalement, il referme le livret et le rend au futur passager, de même que le passeport.

— C'est bon, allez-y !

D'un mouvement de tête, il l'invite à continuer vers la zone d'embarquement.

Le voyageur replace ses lunettes de soleil, rabat sa capuche, et avance.

Son étrange silhouette élancée et son visage artificiel dérangent. Sans même les regarder, il sent les gens se retourner sur lui. Il devine leur insistance, leur questionnement.

*

Il s'attarde dans une parfumerie, immobile devant les rayons de cosmétiques, les petites boîtes blanches, parfaitement alignées, qui contiennent lotions et crèmes pour la peau.

La peau, justement. Chaque détail de son existence l'y ramène. À présent, ce mot prend un sens particulier. La peau, insoupçonnable trésor, discret et évident à la fois, responsable de tant de désirs, d'envies, de convoitises, de fantasmes. Cette peau qu'il a aimée, celle des autres bien sûr, mais aussi la sienne, enveloppe souple et élastique, qui constitue le vêtement le plus confortable, véritable soie naturelle épousant chaque mouvement imperceptible. La peau encore, celle de notre tout premier contact avec le monde, de notre repère initial, celle de notre mère, et le dernier aussi, quand nos enfants nous tiennent la main sur notre lit de mourant.

De l'extrémité de ses doigts gantés, il caresse les flacons de parfums, reliés par une chaînette à leur étagère. Il voudrait les prendre et en vaporiser sur quelques centimètres carrés d'épiderme, mais à

quoi bon. Cette sensation n'est plus qu'un vague souvenir pour l'homme qu'il a été autrefois, un homme qui jadis a eu une enfance, une adolescence, une vie d'adulte, et même un nom : celui de Peter Douglas.

Crèmes, mousses à raser, déodorants, lotions après rasage, tous ces produits le ramènent inévitablement à cette période d'avant, avant ces vêtements amples qui cachent tout, avant ces lunettes de soleil portées en permanence dès qu'il sort dans la rue, avant ce masque en latex lui donnant des allures de monstre de foire. L'homme qu'il a été s'efface désormais derrière un rempart de caoutchouc.

Il sort de la boutique au moment où la vendeuse lui demande ce qu'il désire. Ce qu'il voudrait, là, à cet instant précis, est inexprimable : la seule chose qu'il souhaite, c'est qu'on lui redonne une peau afin qu'il puisse y essayer toutes ces eaux de toilette.

Il entre dans le magasin d'à côté, un disquaire.

Il décroche un casque suspendu à une borne d'écoute, l'ajuste sur ses oreilles. Le son traverse l'épaisseur de la capuche et transperce son crâne de part en part. Le *Stiff Upper Lip* d'AC/DC poignarde son cerveau à la vitesse de l'éclair. Il laisse les coups de basse emboutir son cortex, et la guitare déchaînée d'Angus Young taillader ses neurones. Il se retrouve loin, à une époque où il aimait vivre, où son existence avait encore un sens, où l'avenir était

encore un mot signifiant quelque chose de concret, une notion à laquelle il pouvait croire.

Il raccroche le casque. Il lui restera toujours la musique, songe-t-il. La plus ancestrale des émotions sera toujours là pour guérir les plaies de l'âme, les seules qu'il peut encore soigner.

Dans une boutique de presse, il fait courir l'extrémité de ses doigts sur les couvertures glacées des magazines et le dos des livres à succès. Ôter ses gants, rien qu'une fois, toucher le papier de sa peau, ou plutôt de son absence de peau, mais le destin en a décidé autrement.

Il achète quelques revues et vient s'installer dans la salle d'attente, calé dans un fauteuil aux allures de transat.

Il parcourt les articles. Son esprit est ailleurs. À cet instant-même, il mesure à quoi va ressembler sa nouvelle existence, entre fuite et exil, entre silence et secret.

*

Il retourne dans son Amérique natale. Que va-t-il y faire ? Que va-t-il devenir ? Y a-t-il encore dans ce pays une place pour des êtres comme lui ?

Il a fui d'Australie en Europe, puis rattrapé par les tueurs, est finalement revenu en Australie.

Ces hommes ne le lâcheront jamais. Cela, il l'a compris dès le début de cette histoire. Ils ont

parcouru la planète pour le retrouver. Et pourtant, il a réussi à s'enfuir, à les semer, emportant avec lui, dissimulée dans son sac au milieu des vêtements, la précieuse ampoule au liquide vert fluo. Les rayons X ne l'ont pas détectée. Détail sans doute trop banal, noyé dans l'uniformité du quotidien.

À présent, il serre précieusement le sac contre son torse, le protégeant instinctivement de tout choc éventuel, de tout mouvement susceptible de le déstabiliser, et d'entraîner l'irréversible.

Aujourd'hui, il fuit à nouveau vers son pays, vers son continent : l'Amérique.

*

Dans la salle d'attente, quelques passagers commencent à se rassembler. Presqu'en face de lui, un garçon aux allures d'Eminem, vêtu d'un sweat bleu Nike, baskets Reebok aux pieds et casque MP3 sur les oreilles, bat la mesure et hoche la tête pour accompagner le tempo. Un peu plus loin, un jeune couple se relaie pour promener bébé dans le hall. Un groupe de personnes âgées a pris d'assaut plusieurs banquettes, marquant leur territoire de sacs et de valises.

Les allées se remplissent peu à peu de murmures et de bruits, musique bien identifiable de toutes les salles d'attente d'aéroport du monde, longue

mélodie, subtil mélange d'excitation et de fatigue, d'impatience et de lassitude.

Une femme annonce au micro que les passagers du vol TWA 467 à destination de Los Angeles peuvent se présenter à l'embarquement.

Peter Douglas regarde sa montre. Il n'a pas vu le temps passer. Les deux heures ont défilé à une vitesse phénoménale.

Il montre une dernière fois son passeport, et ôte ses lunettes de soleil pour laisser voir ses yeux immobiles, fichés dans un visage lisse et sans expression. Il tend à l'hôtesse sa carte d'embarquement, qu'elle enfle dans le composteur et récupère à l'autre bout, lui remettant le talon. Puis, il parcourt le couloir menant jusqu'à la porte de l'avion. Un steward lui indique son siège : 41C. Il suit l'allée. Une fois parvenu à sa place, il range son sac au-dessus de lui, dans le logement prévu pour les bagages. Il déplie sa tablette et sort les magazines devant lui.

Désormais, plus rien ne le retient en Australie.

Le décollage tarde. L'attente prend une bonne demi-heure.

Peter Douglas n'a jamais aimé prendre l'avion. Les rares fois où il n'a pu s'y soustraire, comme par exemple ce périple en Australie projeté depuis longtemps, il a commencé à s'angoisser trois jours avant de prendre le chemin de l'aéroport. Mais aujourd'hui, avec la situation qu'il vit, et ce qui lui

est arrivé sur ce continent perdu à l'autre bout du monde, sa peur de l'avion devient bien futile.

Il ne réagit même pas quand l'appareil prend de la vitesse et quitte la piste.

À peine une heure plus tard, les premiers chariots commencent à passer, bringuebalant de gobelets en plastique, de bouteilles, de briques de jus de fruits et de cubes de glace. Les tablettes se déplient au fur et à mesure pour recevoir de petits plateaux offrant une boisson accompagnée de gâteaux apéritifs.

À la demande de Peter Douglas, l'hôtesse dépose devant lui un verre de Coca-Cola avec deux glaçons se dodelinant à la surface. Lentement, le voyageur porte à ses lèvres artificielles le soda pétillant. Pendant quelques secondes, il se sent revivre. Ce nectar américain a le goût de la fuite et de la liberté, la saveur d'un ailleurs retrouvé.

Quelques rangs devant lui, il entend un bébé pleurer. Il relève le menton et aperçoit la femme du jeune couple le bercer tendrement. À l'arrière du compartiment, vers le numéro 90, le groupe de retraités s'excite. Les rires fusent, les clameurs montent.

À une dizaine de mètres derrière lui, assis à l'une des extrémités du rang central, le clone d'Eminem s'est déjà coiffé des écouteurs de son baladeur.

Chacun a repris ses activités, réintégré son univers.

Une fois en Amérique, retrouvera-t-il son visage d'avant ? Pourra-t-il se faire opérer ? Parviendra-t-il à échapper aux hommes en noir ?

Peter Douglas vient de redonner son plateau. Néanmoins, il a gardé son gobelet de Coca qu'il savoure de temps à autre, le sortant et le reposant dans le logement circulaire situé sur le côté droit de la tablette.

Il ouvre un magazine au hasard. Une publicité pour une agence de voyage lui saute brusquement au visage. *Partir ailleurs*, affirme le slogan, en surimpression sur un coucher de soleil pleine page en quadrichromie.

La détonation fracasse ses tympans.

Soudaine, terrible.

Le soleil irisé de la photographie se colle sur ses verres de lunettes. Une fraction de seconde, il lui semble entrer dans la page.

Un éclair aveuglant envahit l'habitacle.

Un liquide chaud recouvre sa peau de latex. Du café. Non, du sang, mais pas le sien. Il y en a partout, sur les fauteuils, les passagers. Au-dessus de lui passe un bras humain accroché à un morceau de tronc. Une tête tranchée net entre la bouche et le nez vient rebondir sur sa poitrine.

Un tonnerre de hurlements déferle dans l'appareil. Entre les corps éjectés, Peter Douglas voit la carlingue s'ouvrir aussi facilement qu'on casse en deux un sucre d'orge. Devant lui, il n'y a plus de

cockpit, seulement un espace béant et lumineux par lequel sont aspirés des rangs entiers de passagers assis, dont certains encore bouclés sur leurs fauteuils. Dans le chaos de métal et de plastique, il entend le cri d'une femme et voit le bébé arraché des bras de sa mère disparaître dans un vide aveuglant de soleil.

Au même moment, une hôtesse, pantin bleu désarticulé, est emportée dans l'allée centrale, suivi par son chariot métallique.

Il tourne la tête : le jeune rappeur, les écouteurs pendant de chaque côté des clavicules, est enfoncé dans son dossier, empalé par un morceau de rail fixant les rangées de sièges au sol. Les rires des retraités se sont changés en râles épouvantables. Ils tentent de résister le plus longtemps possible à la pression surhumaine, mais se détachent l'un après l'autre, avalés par ce gigantesque aspirateur à ciel ouvert.

Alors, dans un fracas de bête féroce, créature mythologique blessée, Moloch ailé engloutissant ses propres enfants, la partie arrière de la carlingue s'incline vers la terre, précipitée vers les océans abyssaux s'ouvrant sous elle.

À ce moment précis, Peter Douglas comprend qu'il n'y a aucune échappatoire possible, que son existence s'arrête maintenant, et qu'il va mourir dans une catastrophe aérienne.

2

Australie Méridionale Environs de Coober Pedy

Derrière son volant, Willie Brown fit une grimace en plissant les yeux.

Il roulait depuis presque une heure sur une route sèche et déserte. Il n'avait rien vu d'autre que l'horizon rectiligne, le vent balayant la poussière, la faisant s'élever en tourbillons au-dessus du sol, mais là, devant lui, à quelques centaines de mètres au milieu de la piste, il y avait un point. Et ce point se déplaçait.

Les premières secondes, il imagina un dingo, peut-être un kangourou. Mais il comprit vite que la forme était plus grande que ça, plus haute, et qu'elle progressait plus lentement au milieu de la route.

Quelque chose traversait, une silhouette sombre sur la terre ocre.

D'instinct, son pied quitta la pédale de l'accélérateur pour se poser sur celle du frein.

Le pick-up ralentit au milieu des nuages de poussière et de sable.

Willie Brown, Aborigène de la tribu Wirrangul, sillonnait comme chaque jour le territoire des siens. C'était sa terre, c'était son peuple. Il avait grandi en elle et avec lui. Et même si aujourd'hui son pays

appartenait aux Blancs, il voulait croire qu'il y avait encore une place pour lui.

Mais à cet instant précis, il ne songeait plus à ses frères, il ne pensait plus à lui, il était uniquement absorbé par ce qu'il voyait derrière son pare-brise : un homme se traînant au milieu de la route.

*

De son portable, Willie Brown avait appelé le Royal Flying Doctor Service.

Depuis longtemps, il avait l'habitude de travailler avec les médecins et les infirmières du RFDS. Certains d'entre eux se déplaçaient souvent sur l'ensemble du territoire Wirrangul, et Willie avait fait de nombreux vols à leurs côtés.

C'est donc d'instinct qu'il avait appelé le Service.

Un peu plus tard, l'Aborigène avait garé son pick-up sur Stuart Terrace, juste devant l'entrée de l'établissement.

Quand Willie l'avait hissé dans son pick-up, il avait découvert des marques rouges aux poignets du passager.

Ce dernier n'avait pas prononcé un mot de tout le trajet, fixant de ses yeux hagards la route devant lui, recroquevillé sur son siège.

Plus tard, Willie apprit de la bouche même de l'infirmière que l'homme, un ouvrier Wirrangul travaillant dans une mine d'extraction d'opale, avait

été attaché par les poignets et les chevilles pendant plusieurs jours.

Avec des mots confus, ce dernier avait expliqué qu'on l'avait gardé prisonnier dans un endroit sous terre, une pièce blanche à l'abri du soleil.

Toutefois, et malgré les quelques détails de sa séquestration, l'équipe médicale ignorait quel crédit apporter à ces divagations.

Durant les jours suivants, l'homme n'avait plus reparlé.

Les jours étaient devenus des semaines, et l'ouvrier avait été renvoyé dans son clan. Il était impossible pour le Royal Flying Doctor Service de le garder. Il avait donc réintégré sa tribu, sans toutefois sortir de son mutisme.

Avec le temps, ce curieux fait divers avait été oublié, se perdant dans l'inexorable engrenage du quotidien, et le silence du territoire.